

soudain le chant allonge la lumière  
l'air vertical tangué sur son ellipse  
tu fermes les yeux  
une silhouette s'éloigne

Je lis *Détroit* un peu comme le déploiement de ces derniers vers de *Louve*, paru en 2016. De courtes proses rythmées souvent par de latents alexandrins sont happées par l'élan de la marche, lui-même presque mû par les déséquilibres qui en menacent l'avancée dans la lumière, selon des jeux à la géométrie à la fois mouvante et précise comme dans tous les livres de Régis Lefort, élégantes lignes abstraites accompagnées de discrètes, mais prégantes évocations auditives, gustatives, odorantes, visuelles et tactiles. Avec l'eau, la terre (le sable), l'air, le feu (le soleil et l'amour), un cosmos omniprésent, des jeux soumis au mouvement de la marche préservent et métamorphosent une langue d'abord corporelle, un quant-à-soi s'incarnant peu à peu :

Je marche pour la marche et son pas cadencé. Pour la musique qui vient dans la tête. Pour le chant dans la prison. [...] La marche empêche la vision extérieure. C'est pour ça que je marche [...]

Un « on » plus indistinct et plus englobant remplace la plupart du temps le « je » lyrique traditionnel et un « nous » qui fut peut-être d'abord amoureux :

« On. Je. Si tu oublies ton *je*, c'est qu'il a gagné le *on*. Il est dans la disparition commune et respire plus serein avec toute l'assurance nécessaire. Parfois, on a besoin des autres pour être soi. S'en aller comme *on*, hypocritement, avec *on*. Seul. »

Une solitude revendiquée, désirable et désirante, entre « je » et « on » qui se distinguent autant qu'ils se dissolvent l'un dans l'autre, (re)donne à chaque lecteur s'il l'avait oubliée cette solitude souveraine nécessaire pour que le « je » ne s'étiole pas, pour qu'il respire, qu'il devienne autre que lui-même. Elle offrirait un « devenir mer », même si difficile à atteindre. Une solitude essentielle, originelle, invente une forme au poème en tentant de donner des mots à l'acte de marcher dans « des matins fous de déserts et de mer » (titre du premier livre de Régis Lefort), acte élémentaire si étonnant, si miraculeux. Comme celui d'aimer, d'écrire, il ne se laisse pas entièrement détruire par la mort :

Il y a de la mort dans les soubassements du corps. De la mort mauvaise. La marche empêche cela. Elle empêche que la mort s'étende comme une toxine [...]

« Je marche » est le titre du court chapitre conclusif : la marche vient en écho au battement incessant de la mer : la mer se répète à l'infini comme les poèmes, comme les phrases, comme les vers : le mot « mer » apporte avec lui une sorte de « sentiment océanique » : il se diffuse dans l'ensemble du livre par répétitions d'images qui se résorbent les unes dans les autres, se ressuscitent entre ouvert et fermé, essor et repli, unité et division :

On cherche l'amplitude mais les ailes restent au sol.[...] Le ciel fait des lanières comme si on avait entrepris de découper l'uniformité. Pour sentir la non-continuité de l'être. Si je ne suis pas continu, puis-je quand même longer le bord de mer ?

Ce « sentiment océanique » se complique dans un des moments de ce long poème en des gestes d'amour par lesquels s'ouvrent à la vie les partenaires, qu'ils soient humains, ou que l'homme se perde ailleurs dans la contemplation de la mer ou si c'est l'inverse :

On regarde la chose. On est la chose. On regarde la mer. On est la mer. On fait l'expérience générale de la porosité.

La mer est interrogée, elle interroge. Elle borde le monde, elle l'engloutit, elle reflète et incarne la vie même, comme celle du langage : « Je reviens au bord de la mer comme je reviens au poème ». Flux et reflux, la mer chante, extériorité intense et intériorité qu'elle provoque autant qu'elle l'inquiète. Le lecteur ne sait plus où la mer demeure ou déferle, ou silencieuse ou pourvoyeuse de mots :

Mais la mer ne s'embrasse. Elle s'évertue. Parfois, elle se lape. Amoureusement. Pour ne pas épuiser ses angles. Pour ne pas épuiser ses algues. Ô mer atone dans mon bruit intérieur.

Intériorité et extériorité suggèrent une limite, des rives, un détroit : il réunit autant qu'il sépare. Il suggère le fin passage du temps, goulet du sablier, et aussi l'appel inéluctable des migrations. Un détroit étrangle autant qu'il ouvre, d'une paroi à l'autre, d'un espace vers un autre. Il rapproche, il éloigne. Le mot de la chose. Les êtres les uns des autres. Le mot d'un autre mot, le mot à l'intérieur de lui-même (ses possibles. ses impossibles), le passé du présent, de ce qui va s'ouvrir demain...ou se fermer :

Détroit me revient en marchant. Détroit. Le chemin. Le souvenir. Détroit. Ce qui demande qu'on fasse détour pour parvenir. L'amour détroit. Le poème détroit. L'océan détroit. [...] il y a comme une résilience dans l'étranglement.

Ces poèmes très subtils, si complexes sous l'apparence très fluide de leur déroulement, la lecture critique ne fera que les effleurer. Chacun méritera une longue attention, qu'on passe d'une rive à une autre, que l'on se laisse emporter et subjugué par la beauté, abîmer par l'abondance de la lumière cruelle, mais gagnée. Qu'on essaie, du moins, d'entendre les multiples échos qu'ils suscitent entre eux, avec les livres écrits précédemment, avec d'autres poèmes en intertextualité (difficile de ne pas rêver à Baudelaire, à Eather Dohollau, à Sophia de Mello Breyner). *Détroit*, livre douloureux et serein, ouvre et éprouve de précaires passages pour éclairer sans complaisance l'acte de vivre.